

Lecture d'un extrait du discours prononcé par Marcel Carouge¹, le 21 mai 1956, à Bellefontaine, par Michèle Stocklin-Becquet, secrétaire et co-fondatrice de l'association « De la Somme à Bellefontaine – 22 août 1914 »

Marcel CAROUGE, président de l'Amicale d'Abbeville du 120^e régiment d'infanterie, a prononcé ce discours, le 21 mai 1956, à BELLEFONTAINE, devant le monument aux morts qui se trouvait, à l'époque devant l'église du village. Un an plus tôt, une plaque de l'Amicale du 120^e avait été fixée au pied du monument.

Le 22 août, nous quittons Meix-devant-Virton, à 6h du matin. Nous passons par Lahage et nous arrivons aux abords de Bellefontaine. Il fait déjà chaud et un brouillard très épais couvre la région. L'ennemi nous a tendu un piège en laissant passer une patrouille de Chasseurs à cheval du 19^e.

Le 2^e bataillon du 120^e régiment d'infanterie, commandé par le commandant Deslions, est à hauteur des premières maisons du village. Le commandant Holstein est à droite avec le 3^e bataillon pendant que le commandant Boucheron-Seguïn est en réserve à Lahage, mais pas pour longtemps car l'ennemi est enterré à la lisière du bois.

Ses mitrailleuses et son artillerie crachent la mort, et bientôt s'élèvent les cris des blessés et des mourants. Le bruit court bien vite que le commandant Holstein et les quatre capitaines du 2^e bataillon sont tués. Hélas, cela est trop exact.

Une multitude de camarades n'ont même pas le temps d'ouvrir leur culasse de fusil que déjà ils tombent blessés par les balles et les éclats de shrapnells. Le brouillard est tellement épais que l'on ne voit pas l'ennemi. Nous devenons impatients. Notre artillerie n'est pas là. Que se passe-t-il ?

Vers midi, l'ennemi nous attaque en force. Il nous faut abandonner sur le terrain 60% de nos officiers, sous-officiers et soldats.

L'ennemi nous cerne dans le village. Il se passe des scènes épouvantables. Nous sommes comme des bêtes traquées. Une batterie ennemie de 77 arrive à la lisière du village. Elle débouche des obus à zéro. A ce moment, le clairon Lamy de la 5^e compagnie sonne la charge à plusieurs reprises. Le général Cordonnier, le général Mangin, le commandant Deslions marchent les premiers, baïonnette au canon, suivis du lieutenant Marcus ayant à sa tête un volumineux pansement qui dissimule ses galons dorés.

A côté de l'église, des brancardiers passent avec un beau sergent. Il est mourant, ayant reçu une balle en plein cœur. Je le suis quelques mètres, ma main dans la sienne. C'est un Abbevillois du nom de Leroy. Un beau sous-officier de la classe 11.

C'est la guerre et toutes ses horreurs. Il y a des blessés et des morts plein les granges et les maisons. Si mes souvenirs sont exacts, c'est près du lavoir que le patriote belge CLAINES, qui a été décoré de la Croix de guerre française, façonne une grande croix rouge sur un morceau de drap en trempant sa main droite dans le sang tout frais répandu d'un gars du 120^e. Ce pacifique emblème fut hissé à une fenêtre. L'artillerie allemande tire quand même. Ceux qui ne respectent pas les lois de la guerre sont bien des barbares.

Enfin, une batterie du 42^e régiment d'artillerie de Stenay se fait entendre vers 18h. Les Chasseurs du 18^e BCP, avec leur commandant Richard, arrivent baïonnette au canon.

Ce fut la dernière charge. Dans notre marche en avant, un honteux et pour nous douloureux spectacle nous attendait. L'ennemi avait été d'une férocité incomparable. Nos camarades blessés étaient restés depuis le

¹ Rescapé de la Bataille de Bellefontaine, président de l'Amicale d'Abbeville du 120^e régiment d'infanterie

matin entre les lignes de feu. Les « boches » leur avaient enlevé leurs propres baïonnettes et les avaient cloués à la terre.

Devant cet affreux spectacle, les chasseurs devinrent sans pitié.

Si nos camarades du 42^e régiment d'artillerie, ceux du 147^e régiment d'infanterie et les Chasseurs du 18^e et du 9^e BCP n'étaient pas venus à notre secours, nous aurions tous été exterminés car, du fait que nos officiers et nos camarades étaient restés sur la ligne de feu, pas un de nous n'avait pensé à se rendre. Les Allemands ont fait une multitude de prisonniers, mais uniquement parmi les blessés.

Pendant cette longue journée, à la date si tristement mémorable, les habitants de Bellefontaine devinrent spontanément des infirmiers et infirmières. Monsieur le curé, grand patriote, fut malmené par l'ennemi. Après ce dur combat, se fit l'appel à la sortie du village.

910 camarades de vingt ans étaient hors de combat. Le commandant Holstein, les capitaines De Conchy, Bezi, Balland, Collignon, les lieutenants De Bernon et Gaye, le sous-lieutenant Bruyères, tous avaient été tués.

Pendant que le sang généreux de nos camarades coulait dans ce village et dans la plaine pour la défense du droit et de la civilisation, la petite armée belge se défendait elle aussi héroïquement devant les forts de Namur et de Charleroi. Malheureusement, devant un envahisseur aussi barbare, aussi puissant, elle devait, tout comme nous, abandonner la lutte, au moins momentanément. Elle devait héroïquement la reprendre à nos côtés, en France, jusqu'à la victoire finale.

Nous les rescapés de cette épopée, en ce jour anniversaire, notre fidèle pensée va à ceux qui sont tombés sur cette terre amie, du 120^e Régiment d'infanterie, des 9^e et 18 Bataillons de Chasseurs à pied, du 147^e RI, ainsi qu'à tous ceux de l'Infanterie coloniale et à nos camarades belges.

Notre pensée va également à ceux de 39-45 et à toutes les victimes de la barbarie nazie.

Tout naturellement, aux heures graves de l'Algérie, nous pensons aux fils qui tombent là-bas.

Bellefontaine, 21 mai 1956.



Français et Belges devant le monument aux morts de Bellefontaine, en 1956.
De gauche à droite : Julien Gillardin, Bourdon, Agnès Lagarmitte, Marcel Carouge, Herman Lahure (bourgmestre), ?, Vital Gribaumont (garde-champêtre), ? (photo : collection René Bastin)